



Les habitants de Baabdat partis dans le monde entier et cités dans ce récit ont retrouvé les photos et documents de leurs aïeux.



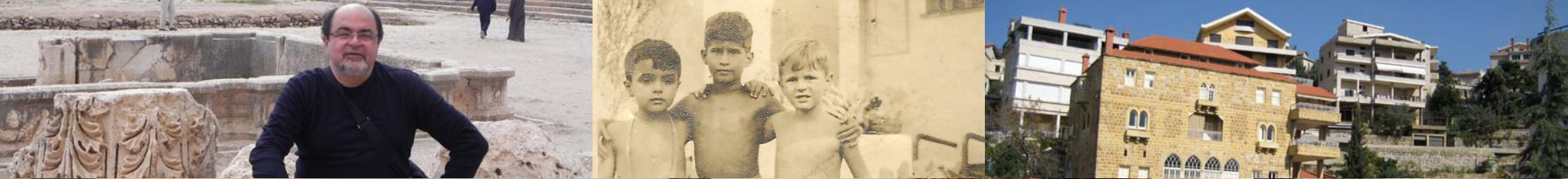
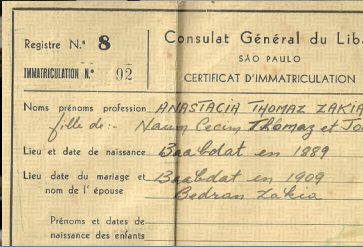
BAABDAT

UN VILLAGE LIBANAIS AU CŒUR DU MONDE



NEW-YORK BUENOS AIRES SÃO PAULO

Texte
Agnès Rotivel
au Liban
Avec Angeline Montoya
en Argentine
Stéphanie Fontenoy
aux États-Unis
et Steve Carpentier
au Brésil



Texte
Agnès Rotivel
au Liban
Avec Angeline Montoya
en Argentine
Stéphanie Fontenoy
aux États-Unis
et Steve Carpentier
au Brésil



Baabdat, petit village du Mont-Liban au nord de Beyrouth, est un condensé de l'histoire des chrétiens libanais, qui dès 1870, sont partis à travers le monde pour refaire leur vie et montrer qu'ils étaient capables de grandes choses.

Dans un coin du bureau, une armoire à trois tiroirs est adossée contre un mur. C'est le joyau de Ramez Labaki. Ce bloc métallique d'allure quelconque renferme l'histoire des 17 familles de Baabdat et de leurs descendants émigrés sur d'autres continents. Ramez Labaki et son père Toufic Antoun Mansour Labaki avant lui ont eu l'idée de les retrouver. Et de créer une mémoire de la communauté.

Baabdat est un petit village du Mont-Liban, au nord de Beyrouth. Sans grand intérêt architectural, à part quelques maisons traditionnelles qui ont survécu à la folie des immeubles modernes. Il abrite 10 000 habitants en hiver, le triple en été quand, abattus par la fournaise de la capitale, les Beyrouthins se réfugient dans les montagnes pour prendre le frais.

Baabdat, c'est aussi le condensé de l'histoire de ces villages chrétiens de la montagne libanaise, saignés par une vague d'émigration, à partir de 1870, qui a vu partir les hommes jeunes et valides pour la promesse d'une vie meilleure sur le continent américain. Le sort aussi de la famille Labaki.

Ramez, en fin limier, a retrouvé les traces d'hommes et de femmes où qu'ils soient sur la planète ayant un lien avec son village. Il a archivé leurs vies dans cette armoire à trois tiroirs, selon

un classement minutieux, fruit de 15 ans de travail et de recherches de ce jeune quadragénaire, dont c'est devenu la passion. Comme s'il devait donner un visage à ceux qui ont eu le courage de quitter le pays pour une nouvelle vie. Et montrer à la face du monde que les Libanais sont aussi capables de grandes choses et pas simplement de faire la guerre.

Ramez Labaki est enthousiaste. Il accepte de parler de son travail et d'ouvrir ses dossiers. Il lui faut le temps de « descendre » de la montagne. Entendez le Mont-Liban où se trouve Baabdat, à 22 km de la capitale, Beyrouth. Pendant deux heures, dans un français appris dans les écoles chrétiennes, il raconte sa folle entreprise, commencée par son père, Toufic Antoun Mansour Labaki, aujourd'hui décédé. Un travail de généalogiste entrepris par un amateur pour réhabiliter la mémoire de ceux qui ont entrepris un jour le « grand voyage » vers l'inconnu.

Rendez-vous est pris le lendemain, à Baabdat. À la sortie de Beyrouth, la route file vers Broumana, première grande station estivale avant le village de Ramez. On y accède par une autoroute impressionnante et pour le moins incongrue sur une aussi petite distance.

Elle fut construite pour satisfaire les rêves de grandeur de l'habitant le plus célèbre de Baabdat, l'ancien président Émile Lahoud (24 novembre 1998 – 23 novembre 2007), qui pouvait ainsi rallier rapidement la capitale. De nuit, l'autoroute reste plongée dans l'obscurité malgré les immenses lampadaires bordant la voie rapide. Le Liban ne produit déjà pas assez d'électricité pour la consommation quotidienne de ses habitants qui subissent plusieurs heures de coupures par jour, alors l'éclairage de l'autoroute n'est plus une priorité.

À l'orée du village, la route devient sinueuse pour grimper à 800 mètres. À cette hauteur, la montagne se couvre de forêts de pins. En contrebas, Beyrouth apparaît déjà noyé dans un épais brouillard, mélange d'humidité et de pollution. Au premier carrefour, trône la statue de marbre de Naoum Labaki, premier chef du Parlement du Grand Liban (15 octobre 1923 – 29 octobre 1924), autre personnalité célèbre du temps du

mandat français. Elle a été offerte à Baabdat par les émigrés brésiliens.

Ce petit bourg n'a pas toujours été aussi tranquille. En 1890, le village s'enflamme lors d'un conflit de terre et d'eau. Il oppose les agriculteurs du village aux féodaux, les Lahoud, une branche de la famille Labaki, accusés d'accaparer les sources de Baabdat. La population à 100 % maronite demande à l'église de Saint-Maron (un ascète de la vallée de l'Oronte, mort au début du v^e siècle) d'intervenir pour régler le différend. Mais celle-ci choisit son camp, les Lahoud, et s'abstient.

En représailles, une partie de la population se convertit au protestantisme. L'église catholique enrage de voir s'envoler ses ouailles. Elle envoie sur place le nonce apostolique pour tenter de récupérer ses âmes dissidentes. Il lui faudra onze mois de négociation pour convaincre les ex-maronites, devenus provisoirement protestants, de revenir dans le giron catholique. D'accord, disent les dissidents, mais chez les latins et pas chez les maronites. Et en signe d'émancipation, ils construisent leur église, Saint-Antoine-de-Padoue, et leur propre cimetière. Baabdat compte aujourd'hui trois églises maronites, une latine et deux cimetières.

Ramez attend au pied de l'immeuble qui appartient à sa famille. De la fenêtre de son bureau, à l'étage, on aperçoit, blottie sur le versant de la montagne, la maison familiale des Labaki, occupée aujourd'hui par un oncle. Une bâtisse de pierres, avec la baie traditionnelle à trois arches et le toit de tuiles rouges, agrandie depuis et modernisée. Sur le mur de son bureau, la photo en noir et blanc de la même maison, plus modeste, avant les transformations.

Le soleil de fin d'après-midi baigne la pièce silencieuse. Le canapé noir est vide, l'écran d'ordinateur est éteint. Dans un coin de la pièce, l'armoire métallique et ses trois tiroirs. Ramez ouvre celui du haut, en tire une série de dossiers suspendus de couleurs différentes. Ils contiennent un nom, un âge et les liens qui unissent les uns aux autres.

« En 2007 », explique Ramez, « j'ai procédé à des modifications dans le classement pour le rendre

Les Argentins appelaient ces immigrants "Turcos".

plus simple et surtout plus pratique vu le nombre grandissant de noms. » Il divise les dossiers, les range dans des tiroirs allant de A à Z, selon le nom de famille.

Il y ajoute aussi des couleurs : « Le bleu pour les pays d'Amérique latine, de langue espagnole. Le rouge, pour les États-Unis, le Canada et le Mexique. Le vert pour le Brésil, l'unique pays de langue portugaise, et enfin le marron beige pour tous les autres pays, dont le Liban. » « Quand je dis le Liban, précise Ramez, je parle des habitants originaires de Baabdat qui ont pu migrer dans d'autres régions du pays. Il est probable que j'ajouterai d'autres couleurs le cas échéant, selon mes recherches et mes découvertes. »

Sur la partie supérieure de chaque chemise, il a inscrit le nom de la famille, avec dessous le nom d'origine. « À l'arrivée dans le nouveau pays, les noms de famille ont souvent été modifiés. Les nouveaux arrivants ne parlaient pas la langue locale, et les agents chargés de les inscrire devaient deviner bien souvent. Ainsi Labaki s'est peu à peu transformé au fil du temps en Lávaque, Lavaque, Lávaqui, Lábake... ou même est devenu Nallin, Fadul, Dominguez, Amado, Gazi, Fadel, Lahud, Capez... au gré des alliances nouées dans le pays d'accueil.

Entre ces dossiers qui portent le nom d'une famille, Ramez a ouvert pour chaque personne, une chemise « glissante ». Elle mentionne le nom d'origine ainsi que la branche principale, telle qu'elle est connue à Baabdat, dans l'arbre généalogique de la famille à laquelle cette personne appartient. « Cela me facilite la recherche et la localisation des personnes. » Les chemises « glissantes » contiennent le nom complet, les

noms des membres de sa famille, adresse, correspondances par courrier ou par mail, photos et tout autre document.

Claudia Stella Avilar est extraite d'une chemise bleue, étiquetée Amérique latine, langue espagnole. Dans la vraie vie, Claudia est une petite femme de 53 ans aux longs cheveux décolorés, perchée sur des talons vertigineux. Elle vit à Buenos Aires où nous la rencontrons. Dans son salon cohabitent un immense écran plat, plusieurs narguilés, des petites boîtes en bois de cèdre. La climatisation, en cette chaude journée d'été, fonctionne à fond, tous volets fermés. Au sol, le darbouka (un instrument de percussion) de son mari, d'origine libanaise lui aussi.

Le grand-père maternel de Claudia, Chikre Nallim, a émigré en Argentine à la fin du XIX^e siècle avec ses trois frères. Les Argentins avaient coutume d'appeler ces immigrants « Turcos », car beaucoup étaient porteurs d'un passeport ottoman. La famille s'est installée à Chilecito, dans la province de La Rioja, sur le contrefort des Andes, à 1 000 km de Buenos Aires, une région aride et montagneuse, comme son village de Baabdat. Leur sœur Adma est restée au pays. Ils avaient promis de revenir la chercher. Mais ne l'ont plus jamais revue. En souvenir, Chikre a appelé sa fille Adma. Claudia est sa fille aînée.

« J'ai été élevée par mes parents dans la tradition de mon sang. Mon père a été fondateur du club de la collectivité libanaise de Chilecito, et depuis toute petite, j'aidais ma mère à préparer les soirées, vendre les numéros des tombolas, recevoir l'argent des cotisations. Cette tradition libanaise, mes parents ont su me l'inculquer. Et je l'ai transmise à mon fils Samir, qui m'aide, à son tour, dans mes activités au sein de la collectivité. Tout cela, c'est l'essence de ce que je suis. » Comme le café à la cardamome et l'assiette de baklavas qu'elle sert à ses visiteurs. « Si j'ai des invités, je prépare de la cuisine traditionnelle du Liban. Quand je n'ai plus de café arabe, j'achète du café en grains que je fais moudre à la turque, et j'y rajoute des graines de cardamome que je pile dans un mortier. »

Ses origines ne se limitent pas seulement à la cuisine ou la musique : « C'est aussi une manière



d'être, une certaine échelle des valeurs, le respect envers les anciens, l'hospitalité, la solidarité. » Des valeurs qu'elle dit avoir retrouvées quand elle a fait le voyage au Liban en 2010 et 2011 : « Je me suis sentie comme à la maison. Là-bas, j'ai compris pourquoi je suis ce que je suis. » La langue arabe, elle, s'est perdue dans les montagnes de La Rioja. Petite, Claudia a pris des cours mais elle n'en garde que le souvenir des mots les plus usuels.

Argentine ou libanaise ? Il n'est pas question de choisir entre deux identités. « Ce sont simplement deux traditions qui cohabitent harmonieusement. J'aime l'Argentine, je suis argentine de naissance, j'ai été élevée dans ce pays, nous mangeons aussi de la pizza, des pâtes et des chaussons à la viande, mais c'est indiscutable que mon sentiment et mon sang sont libanais. Je n'ai pas dû chercher mes racines, je suis née avec, j'ai été élevée avec, je continue avec. »

C'est en quittant Chilecito pour s'installer à Buenos Aires, il y a 22 ans, que Claudia a senti un manque, pour la première fois. « La vie était tellement différente de celle de mon village, je

ne connaissais personne. » Pour avoir une vie sociale hors de son travail, elle adhère à la Maison de La Rioja, un centre culturel. « On organisait des soirées, on écoutait de la musique de là-bas, je m'y sentais bien, intégrée. Je me suis fait beaucoup d'amis, mais il me manquait quelque chose. Je me sentais bancale. » Une amie l'emmène au club libanais « et là, je me suis sentie complète à nouveau ».

Ensuite, tout s'est enchaîné. En plus de son activité d'avocate spécialisée dans les affaires commerciales, elle se plonge corps et âme dans la vie institutionnelle de la communauté d'origine libanaise, qui compte 1,5 million de personnes en Argentine.

Aujourd'hui, elle dirige le secrétariat des affaires interinstitutionnelles du Conseil national Union culturelle libano-argentine, qui intègre l'Union culturelle libanaise mondiale, dont son mari, Marón Curi, est le vice-président. Elle est

Blottie sur le versant de la montagne, la maison familiale des Labaki, construite en 1955.



Famille d'Antoun Labaki (avec le tarbouche) entouré de sa femme, Saydé, leurs cinq enfants et le frère d'Antoun (à gauche sur la photo).

aussi conseillère du groupe parlementaire d'amitiés avec le Liban, dont s'occupe la députée d'Ushuaia, Liliana Fadul, d'origine libanaise elle aussi.

Claudia s'intéressait à ses ancêtres, mais elle n'avait aucun moyen de contacter sa famille au Liban, ni de retracer le chemin parcouru par ses grands-parents. « J'avais des références du côté paternel, les Abi Heyla, mais je ne savais rien de la famille Labaki Nallim. » Un jour, elle reçoit un message de Toufic, « le petit-fils de ma grand-tante Adma, restée au Liban ». Tant d'années sans aucune nouvelle d'elle, et un jour voilà que son petit-fils apparaît. « Lorsque mon cousin est venu, la première chose que nous avons faite a été de le recevoir à l'église San Marón », bien que Claudia soit catholique apostolique romaine.

« Quand je l'ai rencontré, c'est comme si nous nous étions toujours connus. Des larmes cou-

laient le long de ses joues. Je lui ai demandé : "Pourquoi ne m'as-tu pas cherchée plus tôt ?" Grâce à mon cher cousin, j'ai connu le reste de ma famille, au Liban. » C'était en 2009, Toufic entreprend de réunir pour une soirée les descendants d'émigrés de Baabdat en Argentine. La réunion a lieu à Salta, à l'extrême nord du pays. Deux cents personnes sont présentes autour d'un buffet libanais, un vrai succès. La soirée reste gravée sur un CD que Ramez espère mettre sur le site Internet prochainement.

Beaucoup d'émotion parcourt cette assemblée d'hommes, de femmes et d'enfants dont la plupart se rencontrent pour la première fois, bien que liés par un village où ils n'ont pour la plupart jamais mis les pieds. Toufic remet à chacun une brochure de Baabdat ainsi qu'un petit sachet rempli de la terre natale de leurs ancêtres avec ce commentaire : « C'est la terre du Liban qui vient chez vous. »

Lorsque Claudia atterrit au Liban, Toufic l'emmène voir la maison de son grand-père. Moment d'émotion et de stupéfaction quand elle apprend

que la bâtisse en face appartient aux grands-parents de Liliana Fadul, députée brésilienne pour laquelle elle travaille depuis trois ans. « Nous étions cousines sans le savoir ! »

Rien d'étonnant à cela, lui explique-t-on, dans les villages au Liban, beaucoup de mariages étaient scellés entre membres d'une même famille. Les parents de Ramez sont cousins germains. Ses deux grands-mères paternelle et maternelle étaient sœurs. Les ancêtres de Claudia appartenaient à la première grande vague des départs sous l'Empire ottoman. Une émigration qui s'est poursuivie en masse pendant la longue guerre civile de 15 années (1975-1990), et n'a cessé depuis.

En 1870, les chrétiens, à qui le statut de dhimmis impose toutes sortes de restrictions en échange de la protection de la « Sublime Porte », partent. La vie est rude dans les collines du Mont-Liban. Petites parcelles, terres pauvres et trop de bouches à nourrir. « Même les mères encourageaient leurs fils à émigrer », raconte Ramez. « Au moins lui vivra », disaient-elles pour se convaincre d'accepter une séparation douloureuse qu'elles savaient définitive.

Les Labaki n'échappent pas à la règle. À cette date, une branche de la famille quitte Baabdat pour s'établir plus au nord au Liban, dans le village de Anfeh. Maronites, ils deviennent orthodoxes, puis certains partent pour le Brésil. Une autre branche de la famille restée à Baabdat quitte le Liban pour l'Argentine, attirée par l'or et les promesses de richesses.

Après avoir obtenu le feu vert des autorités ottomanes, les candidats au départ embarquent sur des navires au port de Beyrouth. Un long périple vers Alexandrie, Haïfa, puis soit Marseille et direction le continent sud-américain, soit Gênes, et direction le nord, vers le Canada et les États-Unis. Dans les deux cas, les hommes partent pour ce qu'ils désignent par le terme « Amerka » (Amérique), promesse d'un avenir radieux.

À leur arrivée dans le nouveau monde, les hommes gagnent leur vie en pratiquant le porte-à-porte, de village en village. Un moyen aussi d'apprendre la langue sur le tas. Ils travaillent dur

À leur arrivée dans le nouveau monde, les hommes gagnent leur vie en faisant du porte à porte.

et le quotidien est fait de misère. Mais ils économisent le moindre sou, pour les bons comme pour les mauvais jours, comme l'on dit dans le monde d'où ils viennent. Dès qu'ils ont amassé suffisamment d'argent, ils ouvrent un petit commerce ou un atelier avec l'appartenance à l'étage. À la deuxième génération, les enfants vont à l'école, et peu à peu font des études.

À la troisième génération, beaucoup de citoyens d'origine arabe sont devenus ingénieurs, professeurs, avocats, industriels, commerçants. L'ascenseur social fonctionne. Intégrés dans leur nouvelle patrie, les descendants d'immigrants n'en oublient cependant pas leurs origines. Ils se regroupent au sein d'associations. Après la Première Guerre mondiale, aux États-Unis, ils fondent même des journaux et financent l'édification d'églises pour leur communauté. En 1880, la ville de New York abrite un quartier nommé la « petite Syrie », peuplé d'une population venue du Liban, de Syrie et de Palestine.

« Un siècle et demi plus tard, le parlement brésilien compte 15 % de députés d'origine libanaise », explique Ramez avec fierté. « Entre l'Argentine, le Brésil et le Venezuela, nous avons recensé huit députés descendant de Libanais de Baabdat. »

« Une fois installés, dès que les émigrés ont un travail, ils font venir leur famille, femme, enfants, cousins. Les gens d'un même village au Liban ont coutume de se rassembler pour reconstituer leur communauté et assurer la descendance par des mariages arrangés. Ainsi, des Baabdatiens ont fait souche à « Güemes », dans la province de Salta (au nord de l'Argentine). Probablement parce que

« Je suis devenu avocat pour lutter contre la discrimination dont nous avons souffert. »

la topographie ressemble à celle de Baabdat. Au fil du temps, leur nombre est devenu si important que Güemes est surnommé aujourd'hui « la petite Baabdat ».

Dans son armoire métallique, Ramez a déjà classé plus de 150 dossiers. « D'autres sont en préparation. J'ai encore des dizaines, pour ne pas dire des centaines de noms sur lesquels je travaille avant de les classer dans ces tiroirs. » Soit pour vérifier la filiation, ou bien croiser les informations avant de rentrer une nouvelle identité dans le registre de la communauté des Baabdatis présente dans plus de 18 pays, majoritairement sur le continent nord et sud-américain.

Ramez referme la fenêtre argentine, ouvre une chemise rouge, étiquetée Amérique du Nord : en sort le nom de David Saleh, avocat américain d'origine libanaise.

Des deux côtés de sa famille, les grands-parents de David étaient de Baabdat. L'avocat connaît sur le bout des doigts son arbre généalogique. Ses aïeux faisaient partie de la diaspora qui a quitté le Liban en 1919. L'épopée des Labaki et Saleh vers l'Amérique est digne d'un roman. Côté paternel, les grands-parents Antoine et Francisca Saleh célèbrent leur mariage en mer, pendant la traversée de l'Atlantique, et débarquent à Ellis Island, alors porte d'entrée du rêve américain. Ils s'installent dans l'Ohio.

Côté maternel, Felix et Madeleine Labaki, une amie d'enfance d'Antoine, vivent en Caroline du

Nord. Les années passent, les enfants naissent et les deux familles exilées restent liées par les souvenirs du Liban et leur nouveau destin en Amérique du Nord.

Une lettre que son destinataire ne recevra jamais va les unir pour toujours. Quand la Seconde Guerre mondiale éclate, le fils d'Antoine et de Francisca, Thomas Saleh, s'engage dans l'armée américaine et tombe au front en défendant la France avant d'avoir reçu une lettre de Joan Labaki, sa promise. La sombre nouvelle permet à Donald, le frère aîné de Thomas, de rencontrer Joan et de l'épouser quelque temps plus tard. David naît en 1953, cinquième d'une fratrie de 12 enfants.

Il parle de sa « double identité » comme des deux faces d'une même pièce de monnaie. « Notre génération s'est complètement fondue dans le melting-pot américain. J'ai étudié aux États-Unis, je me sens appartenir à ce pays. Mais l'héritage culturel libanais a toujours été présent, à travers la famille. Nous étions douze enfants. J'en ai quatre moi-même. J'ai une soixantaine de neveux et nièces. Nous sommes tous unis par cette culture levantine. »

Sur la photo de leur profil Skype, David et sa femme Elizabeth, qu'il a rencontrée lors d'un colloque de l'église maronite de Buffalo, posent près des chutes du Niagara. Bien qu'ils vivent en pleine campagne, dans le nord de l'État de New York, le foyer des Saleh est décoré d'objets en bois de cèdre du Liban et de photos du pays. Le frigo regorge de produits libanais qu'Elizabeth cuisine pour ses enfants et ses petits-enfants. Ils sont « Jiddo » et « Sithie » pour leurs petits-enfants, le « Papi » et la « Mamie » des Libanais.

La profession choisie par David Saleh n'est pas le fruit du hasard, mais plutôt celui des tribulations familiales. Dans les années 1930, au Texas, le teint de peau olivâtre et les cheveux bouclés de Donald Saleh ne sont pas les bienvenus. Plus tard, ses enfants souffrent de discriminations. « Je suis devenu avocat en partie pour lutter contre ce genre d'attitudes », explique David Saleh. « Pendant les 25 premières années de ma carrière, j'ai défendu des personnes qui à mon sens étaient victimes de la société. Je pensais qu'il était impor-

REPÈRES

LA DIASPORA LIBANAISE DANS LE MONDE

Pas de sources fiables sur le nombre de Libanais hors des frontières du pays, la notion étant difficile à appréhender : parle-t-on de personnes de nationalité libanaise résidant de façon permanente à l'étranger, descendants de Libanais n'ayant plus la nationalité mais se sentant culturellement proches, migrants passant une partie de l'année au Liban ?

Beaucoup de descendants d'émigrés partis dans les années 1860 appartenaient alors à la Grande Syrie (actuels Liban, Syrie et Palestine), d'où leur nom de Syriens ou de « turcos ». La Syrie

et le Liban faisaient partie de l'Empire ottoman et n'étaient pas des États-nations indépendants. La majeure partie de ceux partis à cette époque étaient originaires du Mont-Liban.

Des estimations raisonnables font état de 3 à 4 millions de Libanais à l'étranger dont beaucoup possèdent en même temps une autre, voire plusieurs autres nationalités.

La majorité des Libanais en diaspora se trouvent réunis sur le continent nord-américain et en Amérique du Sud, le reste étant réparti entre l'Europe et le Moyen-Orient. La Documentation française a estimé l'importance de la diaspora libanaise :

DES CHIFFRES

États-Unis : 1,3 million

Bésil : 1 million

Argentine : 650 000

Australie : 360 000

Venezuela : 300 000

Canada : 250 000

France : 225 000

Colombie : 120 000

Équateur : 100 000

En Afrique, la diaspora libanaise est à majorité chiite, avec un taux non négligeable de grecs-orthodoxes. La Côte d'Ivoire est le pays africain qui compte le plus de ressortissants libanais avec 60 000 personnes, suivi par le Sénégal.

Population libanaise au Liban : 4 011 000 habitants.

Une fois bien établis, les émigrés ont bâti de nombreuses églises dans leur pays d'accueil comme les maronites.

Le grand poète et peintre libanais Gibran Khalil Gibran est mort à New York en 1931 où il avait émigré en 1895 avec sa mère et ses frères et sœurs.

tant que l'état d'esprit évolue aux États-Unis, en matière de racisme notamment. »

Il convient qu'il y a encore beaucoup de travail à faire. Depuis les attentats du 11 septembre 2001, il n'est pas tous les jours facile de porter un nom à consonance arabe aux États-Unis. Comme chez Claudia, l'arabe, la langue parlée par ses grands-parents, a été sacrifiée au cours du processus d'intégration. « Mon père a préféré, au nom de l'assimilation, que nous ne parlions que l'anglais. »

L'héritage culturelle s'est transmise malgré tout, à travers les souvenirs de jeunesse des grands-parents Antoine et Francisca, qui, parce qu'ils vivaient sous le même toit que leurs petits-enfants, ont tenu allumée la flamme de la mère patrie. En 1969, Antoine Saleh est retourné au Liban pour la première fois, après cinquante ans d'absence. Il a retrouvé ses frères et sœurs qu'il avait quittés encore jeunes.

Depuis tout petit, David Saleh nourrissait le même désir : « De toute ma vie, mon vœu le plus cher était d'aller à Baabdat, voir l'endroit où mes grands-parents ont grandi. Depuis le XVIII^e siècle et jusqu'à la vague d'immigration du XX^e siècle, tous mes ancêtres étaient originaires de ce village. Pour nous, il y a les États-Unis et Baabdat, nous ne sommes de nulle part ailleurs. »

Son voyage a été plusieurs fois reporté, en raison de l'instabilité politique chronique au Liban. Le retour aux sources a finalement eu lieu au moment de la Pâque, en 2011. David est parti avec James, son frère cadet. « Notre premier geste a été d'aller assister à la messe de Pâques, à l'église chrétienne de Baabdat, puis nous nous sommes recueillis devant la maison où mon grand-père a grandi. C'était un très beau moment. »

Les liens avec la famille restée au pays se sont ressoudés naturellement. Les cousins actuels des deux bords de l'Atlantique se rencontrent

Avec le temps, la guerre, les liens avaient fini par se distendre.

au gré de leurs voyages au Liban, en Europe ou sur le continent américain. Un grand pèlerinage à Baabdat, qui doit rassembler une trentaine de membres de la famille éparpillée aux États-Unis, est prévu dans les prochaines années.

Le père de Ramez est lui aussi parti à la recherche de sa famille. C'est d'ailleurs de là que tout est parti, à la fin des années cinquante. À la suite de la mort de son père, Toufic devait régler la succession familiale, et retrouver les membres de la famille encore vivants. Il découvre l'existence d'un oncle paternel au Brésil. En 1870, une branche de la famille avait quitté Baabdat pour s'établir plus au nord au Liban, dans le village de Anfeh. Maronites, ils deviennent orthodoxes, puis certains partent pour le Brésil. En 1959, Toufic a 21 ans. Il embarque au port de Beyrouth pour une traversée d'un mois sur un navire à destination du port de Santos, au Brésil où il doit retrouver son oncle. De là, il rejoint São Paulo.

Il fait la connaissance de Jean. « Un homme cultivé, traducteur au consulat d'Espagne », raconte Ramez. Jean le met en relation avec la communauté brésilienne d'origine libanaise. À son retour, Toufic décide d'apprendre le portugais et commence ses recherches sur les familles du village, parties s'installer en Argentine, en Colombie, au Canada, aux États-Unis.

Il pense même écrire un livre sur les émigrés de Baabdat. Un travail titanesque, et difficile en raison des distances. C'est cet éloignement qui avait fini par rompre les liens. Au début, les nouveaux arrivants envoyaient des cartes par la poste. Elles mettaient des mois avant d'arriver. Parfois ils les confiaient à des voyageurs. Une fois installés, l'argent mis de côté était envoyé

à la famille restée au pays. Et c'est ainsi qu'à l'époque du mandat français, les toits des maisons traditionnelles de Baabdat se sont couverts de tuiles rouges importées de Marseille, payées avec l'argent de la diaspora. Mais avec le temps et les événements dramatiques qu'a connus le Liban, la guerre civile de 15 ans, les liens se sont distendus, les voyages raréfiés.

C'est Internet qui va sauver le projet de Toufic. En 1995, Ramez son fils entrevoit les possibilités qu'offre l'informatique : la rapidité des envois et des retours de messages, l'accès aux adresses et aux archives de l'émigration dans plusieurs pays, en Argentine, au Brésil ou à Ellis Island, à New York. Plutôt qu'un livre, pourquoi pas un site Internet pour rassembler les familles, propose Ramez à son père.

Il crée un programme spécifique, une sorte de réseau social pour la communauté des Baabdatis. Deux ans de travail plus tard, « www.labaki.com » et « www.baabdat.com » voient le jour. « L'interactivité est décisive. Quand il y a des décès, des naissances ou des mariages, on s'envoie des mails, on actualise. » Et la famille des Baabdatis grandit. Ce travail « énorme qui ne finit jamais » passionne Ramez. À chaque voyage sur le continent américain, lorsqu'il rend visite à l'une de ses sœurs, il en profite pour rencontrer des descendants de Baabdat.

Il n'est pas seul à partager cette passion. De l'autre côté de l'Atlantique, d'autres pensent au village du Mont-Liban. Comme le Brésilien José Cury (déformation de Khoury, prêtre en arabe), dont la famille est célèbre à São Paulo pour la fabrication de chapeaux. José a fait des recherches. Il découvre, à Campinas (100 kilomètres au nord de São Paulo), 331 descendants de Baabdat qui s'ajoutent à la déjà grande famille virtuelle.

De l'armoire à tiroirs, de la chemise verte, couleur du seul pays lusophone du continent américain, Ramez sort encore un nom : Aguinaldo Zackia Albert. Aguinaldo est un épicurien qui se définit comme amoureux de « São Paulo, du vin et des voyages ». Brésilien, œnologue et critique de spiritueux pour des revues spécialisées, il connaît sur le bout des doigts toutes les bonnes adresses où manger et boire dans cette

ville « cosmopolite qui lui ressemble », où la communauté libanaise est la plus importante du Brésil.

Son appartement est situé au cœur du quartier de l'avenue Paulista, version tropicale des Champs-Élysées. Aguinaldo y cache des trésors. Dans une pièce au bout d'un couloir, un frigo précieusement fermé à clé renferme une centaine de bouteilles de vins, venues des quatre coins du monde. Au milieu des grands crus français ou italiens, il garde un « Château Musar », un rouge de la plaine de la Bekaa.

Un domaine qu'il a visité lorsque, pour la première fois, il s'est rendu au Liban en 2010. Aguinaldo est né en 1946. Il a trois enfants. Depuis quelques années, « la vieille venant », comme il dit, il est revenu sur les pas de ses ancêtres libanais par sa mère, mais aussi français par son père. Ces arrière-grands-parents paternels viennent de Toulon. En 1910, ils sont partis pour Recife, dans le nord du Brésil. Le patriarche va recommencer sa vie dans le Nouveau Monde, et faire ce qu'il a toujours fait dans la rade de Toulon : guider les navires dans le port de la grande ville du Pernambouc, au centre-est de la région Nordeste. Aguinaldo, petit-fils d'habitants de Baabdat, a compris le secret de son amour pour la vigne : c'est le lien entre le Liban, la France et le Brésil.

Ce sont ses grands-parents maternels qui apportent le sang libanais dans leurs bagages. En 1910, Anastacia et Bedran Zackia débarquent au Brésil à Pirassununga, une petite ville à l'intérieur des terres, à 200 km au nord de São Paulo. Sept enfants naissent au Brésil, dont Alice Zackia, la cadette, la mère d'Aguinaldo. Et c'est à São Paulo qu'elle rencontrera Aguinaldo père, qui vient d'arriver de son Pernambouc.

Agencier dans une radio locale, il rencontre un présentateur à succès qui découvre ses talents pour le chant lyrique. Il embrasse alors une passion qui ne le quittera plus : l'opéra. Toute sa vie, il se partagera entre le chant et un emploi de représentant de commerce dans l'habillement. Il ouvre ensuite une petite boutique de vêtements pour compléter ses maigres cachets d'artiste.

Il est ténor au théâtre municipal de São Paulo,



Passeport d'Anastacia Zackia, qui en 1910, a débarqué au Brésil avec son mari Bedran.

dans les années 1980, et à l'affiche pendant six mois dans la pièce Evita, d'Andrew Weber. « Mon père ressemblait beaucoup à Tyrone Power, cet

acteur américain des années 1940 », s'amuse Aguinaldo. « Il n'avait rien de français hormis le charme et une vieille Citroën ! »

Au divorce de ses parents, Alice, la mère, reprend la boutique de vêtements. Elle transforme le petit commerce qui vivote en succès entrepreneurial. Grâce à la vente de lingerie, elle réussit à élever seule ses deux enfants, Aguinaldo et son frère cadet, devenu directeur de banque.

Aguinaldo a un parcours plus bohème. Dans les années 1970, il est sur les bancs de l'université. Le pouvoir au Brésil est aux mains des militaires. Aguinaldo sympathise avec les opposants à la dictature. Il cache des communistes en délicatesse avec la police d'État, et voit mourir certains de ses amis qui ont rejoint les rangs de la guérilla. Il vit les années de plomb du haut de ses 25 ans. C'est aussi un élève indiscipliné. Il quitte l'université sans diplôme et reprend la boutique familiale. C'est lors d'un voyage en France à la fin des années 1980 qu'il découvre ce qui deviendra son métier et sa passion : le vin. Il organise alors

Revenu au Liban, Ramez a la satisfaction d'avoir fait entrer son village dans l'Histoire du monde.

des voyages à l'étranger pour faire découvrir des vignobles à des amateurs de cépages nobles, qu'il nomme « les dégustateurs sans frontières ». Il parcourt les domaines en France, en Italie, au Chili.

En voyage en Europe, il pense au Liban. Mais la guerre civile l'en éloigne. En 2010, il est à Nice et de là, il fait enfin un crochet par Beyrouth, puis Baabdat. Et c'est dans les faubourgs de la capitale, alors qu'il visite une église maronite, qu'il fait une découverte. Sur un mur, une peinture représente le frère d'Anastacia, sa grand-mère maternelle.

L'œuvre le montre à la porte de sa maison, entouré des membres de sa famille. Une femme le regarde et pleure car il vient, lui l'aveugle, de recouvrer la vue. Dans la lumière diffuse, apparaît saint Charbel Maklouf, l'auteur du miracle, le moine maronite canonisé en 1977. Aginaldo montre une photographie de son aïeul reçu par Paul VI quelques années après. « Les gens sont comme les vins, dit-il, il faut savoir d'où ils viennent pour bien les comprendre. »

Le jour commence à tomber sur Baabdat lorsque Ramez referme la chemise verte, la replace dans l'armoire à trois tiroirs. « Mon père et moi, on nous a traité de fous », dit-il. C'est vrai que père et fils ont dépensé des milliers de dollars et beaucoup de leur temps pour les voyages en Amérique, la construction du site Internet.

Grâce à cette pugnacité, cette « folie », la toile des Baabdat continue de s'étendre. La communauté s'enrichit de nouveaux membres.

Ramez fait même figure d'expert. Un jour, il a reçu une lettre d'un Uruguayen nommé Mansour. Celui-ci avait entendu parler de l'histoire de Baabdat et de sa diaspora. Il lui demanda son aide car il pensait être originaire du Liban. Mais après des recherches, Ramez découvre que ses ancêtres viennent de Syrie où il décide de l'accompagner pour rencontrer sa famille.

Ramez me conduit dans les rues et ruelles de Baabdat. Chez ses parents, je rencontre sa mère. Elle nous attend autour d'un café turc et quelques douceurs orientales auxquelles on ne peut résister. L'accueil est chaleureux. La conversation amicale entre personnes partageant la même langue vire peu à peu à la nostalgie du temps où la France administrait le Liban et protégeait les chrétiens. La famille admire l'histoire, la culture de ce pays qui est un peu la sienne et que, dans ces montagnes chrétiennes du Liban, on ne cesse de louer. La France, un pays auquel les Libanais vouent une passion pas toujours payée de retour.

Ramez et ses parents ont eux aussi été tentés par l'exil. C'était en 1992. L'image du Liban était alors associée aux enlèvements, aux attentats. Lassé de devoir vivre dans un pays détruit par la guerre, Toufic déménage femme et enfants à São Paulo au Brésil. Ils y restent plus de deux ans, le temps pour Ramez d'apprendre le portugais, avant de retourner au Liban, muni d'un nouveau passeport brésilien, au cas où. Aujourd'hui, il a la satisfaction d'avoir fait entrer Baabdat dans l'Histoire du monde. ■

DÉCLIC

« Lors de mes voyages au Proche-Orient et aux États-Unis, je découvre la formidable toile d'araignée tissée par les exilés libanais dans le monde.

En 2006, deux mois après la fin de la guerre d'Israël contre le Liban, de jeunes Libanais se mobilisent pour monter un pavillon libanais à la biennale de Venise. En quelques mois, grâce à leur réseau de proches, d'amis et de relations de Libanais à travers le monde, ils arrivent à réunir les financements nécessaires à ce projet et à construire le pavillon du Liban.

Aux États-Unis, au plus haut niveau de la hiérarchie militaire, comme des institutions politiques, fédérales ou locales, des Libanais d'origine, dont les parents avaient émigré dans les années 1870, occupent des postes de responsabilités.

Lors de mes nombreux déplacements au Liban ces dernières années, tous ceux que j'ai rencontrés à Beyrouth ou dans un petit village de la Bekaa ou du Sud du Liban, ont au minimum un parent proche à l'étranger.

Je réalise à quel point le Liban est avant tout un pays d'émigration avec les conséquences que cela entraîne.

Les Libanais du Liban sont fiers de la réussite de leurs compatriotes. L'été, les familles se réunissent, reviennent au village de leurs ancêtres rénover la maison familiale, mais les émigrés ne reviennent pas reconstruire le Liban de leurs parents.

Et si toutes les communautés ont, à un moment ou à un autre de l'histoire, quitté le pays, c'est la communauté chrétienne qui a connu la plus grande hémorragie.

Retracer la saga d'une de ces familles était un projet de longue date. La rencontre avec Ramez Labaki du village de Baabdat, qui s'emploie depuis des années à retisser les liens d'une famille éclatée, a rendu le projet réalisable.

L'enthousiasme des correspondants de La Croix en Argentine, au Brésil et aux États-Unis a fait le reste.

Il a rendu cette histoire humaine possible. »

Agnès Rotivel